

Zeitschrift: Die Schweiz = Suisse = Svizzera = Switzerland : offizielle Reisezeitschrift der Schweiz. Verkehrszentrale, der Schweizerischen Bundesbahnen, Privatbahnen ... [et al.]

Herausgeber: Schweizerische Verkehrszentrale

Band: - (1940)

Heft: 1-2

Artikel: Les Holbein du Musée de Bâle et les tableaux de la collection Oscar Reinhart au Musée de Berne

Autor: Vauxcelles, Louis

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-772625>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les Holbein du Musée de Bâle et les tableaux de la collection Oscar Reinhart au Musée de Berne

Par Louis Vauxcelles, Paris

Le « Kunst-Museum » de Berne dont M. de Mandach est l'éminent conservateur, s'est enrichi — à titre provisoire — de nombreux chefs-d'œuvre de peinture : par une sage mesure de sécurité, prise en raison des événements, le musée de Bâle lui a confié ses plus importantes toiles et M. Oscar Reinhart, le grand amateur dont la maison, à Winterthour, est un sanctuaire esthétique, a suivi cet exemple.

Le musée de Bâle est, on le sait, riche en primitifs Suisses et en Renaissants : Conrad Witz, Urs Graf, Hans Leu, Baldung Grien et ce prodigieux poète du pinceau qu'est Nicolas Manuel Deutsch, y sont abondamment représentés.

Quelle que soit l'admiration ressentie devant les énergiques beautés de l'art médiéval helvétique, il est indéniable — et tout naturel — que le visiteur, dès son arrivée au musée de Berne, s'empresse d'aller à la salle des Holbein. Ils sont trois, Hans Holbein le Vieux, docte et sévère praticien, auteur de célèbres estampes et dessins à la pointe d'argent; Ambrosius Holbein, talent plus tendrement souriant, à qui sont dues les deux délicieuses effigies enfantines, Hans le Jeune enfin, un des princes incontestés de l'art pictural en Occident. C'est lui le vrai Holbein. Natif d'Augsbourg comme son père, dont il a reçu de fortes leçons, il a fait carrière en Suisse et en Angleterre. Il est tributaire de ses devanciers, Hans Leu, Urs Graf, Fries ou Nicolas Manuel Deutsch, de Durer, de Léonard et surtout de Mantegna. Mais il a fait son miel de ces apports et nul ne sera plus personnel. L'ensemble qui nous est ici soumis est une série de chefs-d'œuvre, la « Famille de l'artiste », les deux « Erasme », les portraits d'« Amerbach », de « Jakob Meier et sa femme », le « Christ mort ». Certes Holbein qui n'est ni un rêveur, ni un passionné, est réfractaire à l'émotion religieuse; nul n'est moins mystique que lui et l'extraordinaire Christ étendu sur la dalle funéraire est plutôt le cadavre d'un noyé que le corps de Dieu. Hans Holbein le Jeune est un homme qui ne croit, ne voit, ne sent et ne traduit que le réel; il le restitue avec docilité; il a tout retenu du modèle soumis à son clair regard, les gestes, le type, l'esprit. Analyse loyale qui n'esquive aucune difficulté; analyse qui ne s'égare pas dans les détails et sait les subordonner à l'ensemble. Conscience, précision, rendu des rides, des craquelures, de la peau parcheminée des vieillards, du rugueux ou du satiné des étoffes; compréhension de l'ambiance où doit être situé le personnage. Définir un tel génie? L'équilibre est sa caractéristique dominante: il a su se plier à toutes exigences, s'accommodant des mœurs anglaises (il a vécu plusieurs années en Angleterre, où Thomas Morus, un des grands dignitaires de la Couronne, l'introduisit auprès de l'évêque de Canterbury et de l'évêque de Rochester, vieux amis de son protecteur Erasme), s'adaptant aux us bâlois, aux obligations aristocratiques ou bourgeoises, au régime catholique comme à celui de la Réforme. Holbein est un psychologue infailible qui exprime l'unité organique des êtres et des choses, confesse son modèle, le contraint à avouer. Son ironie concentrée ignore l'indignation et l'amertume et se plaît volontiers sous le masque de l'humour.

Holbein est enfin un créateur, un inventeur de beauté; son goût est d'une exquise sûreté; il a, ce Septentrional, le sens de la grâce — le profil de la « Dame bâloise » n'est pas moins charmant que celui de la « Lady Vaux » de la bibliothèque de Windsor ou de l'énigmatique « Christine de Danemark » de la National Gallery.

Arabesques d'une finesse sinieuse, noblesse des mains graciles ou potelées. Raffinement, race, style.

Et ce dessin ! Franchise, puissance du trait le plus sûr que jamais main ait fixé sur le papier, la toile ou le bois du graveur. Coloriste, Holbein est pourvu d'une palette qui va toujours s'éclairant; grave, sonore, chaleureuse au début, atteignant à la fin le registre des tonalités froides. Le sentiment de l'enveloppe et de l'atmosphère. Aucune sécheresse, malgré la sobriété minutieuse de la méthode. L'œuvre de Hans Holbein le Jeune tient du prodige.

De tous les peintres contemporains figurant à Bâle — et donc aujourd'hui à Berne — le plus considérable est Arnold Böcklin.

Il faut bien en convenir, Böcklin n'est pas un des dieux de notre Olympie. Ce coloriste bâlois dont nul ne songe à contester les hautes qualités, la cadence de sa composition, la poésie, le lyrisme des thèmes qu'il aborde, la mythologie et l'univers plastique qu'il a créés, ne séduit cependant pas le spectateur français. Il s'en rendait compte, quand il avouait non sans mélancolie: « Je ne peins pas pour la

France. » C'est un créateur de formes qui lui appartiennent en propre, et s'éloignent volontairement de la réalité. « Keine Natur! » fut la devise qu'il arbora. Böcklin disciple de Schirmer, veut que le printemps soit éternel, arcadien, virgilien; la campagne n'est jamais assez belle, assez souriante à ses yeux. Son romantisme lyrique n'est certes pas dépourvu de noblesse et l'auteur du « Bois sacré », d'« Ulysse » et « Calypso », du « Combat de centaures » et de « Vita somnium breve », s'il n'emporte pas l'adhésion unanime, mérite néanmoins le respect et une place d'honneur à la cimaise des musées.

Passons maintenant en ce même « Kunst-Museum » bernois, des salles bâloises et bernoises aux salles winterthouriennes. M. Oscar Reinhart n'est pas seulement un des plus grands amateurs suisses (et l'on sait que Zurich, Winterthour, St-Gall, Männedorf, Glaris, Tägerwilten, recèlent des merveilles réunies par les familles Hahnloser, Sponagel-Staub, Staub-Terlingen, Richard Buhler, Sidney-Brown, Hahnloser-Buhler, Hans Mettler, Meyer-Wolde, Sulzer, Georges Reinhart, etc.) mais un des mécènes les plus clairvoyants que l'on puisse citer à l'heure présente. Il est peu de galeries, dans l'un ou l'autre continent, qui soient composées avec un aussi judicieux et sensible discernement. D'abord M. Reinhart, estimant avec sagesse qu'il n'y a pas de démarcation entre l'art ancien et l'art moderne, — car seule compte la qualité — ne s'est jamais préoccupé des dates de naissance des peintres, mais de leur talent ou de leur génie. C'est ainsi qu'il a juxtaposé Tintoret à Delacroix, Goya à Manet, Chardin à Cézanne, Fragonard à Renoir. En outre, comme il est avéré que même les plus grands artistes ont connu des moments de faiblesse, ce ne sont pas les signatures qu'il a recherchées, mais la « classe » s'il est permis d'employer ce vocable sportif pour parler peinture. Aussi ne trouve-t-on à la collection Reinhart que des ouvrages de premier ordre. C'est par ailleurs une satisfaction profonde pour les Français que de constater la place importante accordée en cette collection à l'école française: Corot, Delacroix, Daumier, Cézanne, Van Gogh, Renoir sont en effet représentés ici par des toiles si bien triées que tous leurs aspects, leurs manières successives peuvent être étudiés avec profit par la critique.

Il va sans dire que M. Reinhart accorde une large place aux artistes de son pays: auprès de la ravissante « Annonciation » du peintre rhénan qu'on dénomme le « Maître du petit jardin du Paradis »; de l'« Adoration des Mages » de Geertgen tot Sint Jans, peintre néerlandais, près de Breughel le Vieux, de deux Cranach qui sont parmi les plus expressives effigies dues au portraitiste des électeurs saxons; près de la « Crucifixion » pathétique de Gérard David, et de toiles dues à Quentin Metsys, Jean Provost, Greco (l'inoubliable « Cardinal Guevarra » du peintre crétois est d'une importance capitale dans la carrière de Theotocopuli); près de Grunewald, Rubens, Van der Neer, Philippe de Coninck, Hals, Rembrandt; près des vénitiens Tintoret et Jacopo Bassano, des Français Nicolas Poussin, Chardin et Fragonard, se voit un portrait féminin de Baldung Grien, qui suffirait à lui seul à illustrer une collection. De même la série des peintres suisses contemporains, de Böcklin à l'âpre Ferdinand Hodler, est-elle à signaler. Mais la série des Français modernes est encore plus belle: deux Géricault, d'une mâle robustesse; l'image tendre et sensuelle de « Mme Ingres, née Ramel »; onze Corot, dont plusieurs figures dignes du pinceau de Vermeer; six Delacroix; six Courbet; onze Renoir dont les « Confidences », de l'ancienne collection Viau; quinze Daumier, et Millet, Manet, Van Gogh, Monet, Sisley, Pissarro, Gauguin. Qu'on ne s'étonne pas si nous incorporons ici à l'école française Sisley, compatriote de Constable, Van Gogh, né en Hollande et Camille Pissarro, venu des Antilles danoises; on sait qu'ils furent les camarades de luites et de gloire des impressionnistes et qu'ils subirent leur influence.

Tel est, bien cursivement indiqué, l'essentiel de la collection Oscar Reinhart. Ceux des amateurs, des touristes, des artistes qui n'ont pas eu l'avantage d'être reçus dans la maison de Winterthour où sont recueillies ces merveilles, peuvent donc, pendant la guerre, les contempler à Berne, comme il y a quelques mois, les chefs-d'œuvre du Prado à Genève. Faut-il répéter le vieil adage: « A quelque chose malheur est bon. » Non, certes et nous souhaitons de tout cœur que la paix intervienne au plus vite, afin que les deux cent cinquante tableaux actuellement hospitalisés au « Kunst-Museum » bernois, rejoignent leur cimaise de Winterthour.